



CARINE PITOCCHI

LES HEURES  
INCERTAINES

LES RÊVES DE NOS MÈRES - TOME 3

ROMAN

  
CHARLESTON

---

# CARINE PITOCCHI

---

## LES HEURES INCERTAINES

1919. Alors que l'Europe se relève à peine de la Grande Guerre, chacun se tourne résolument vers l'avenir. Mais retrouver sa place dans ce monde bouleversé ne sera pas aisé...

Brutalement désœuvrée après ces années de labeur au sein de la Croix-Rouge, Lady Julia trouve refuge dans les bras de William Murphy, tout juste rentré du front. Mais si la guerre a changé le visage de l'Europe, elle n'a pas comblé le fossé qui sépare leurs deux familles, et le couple devra affronter bien des obstacles.

De son côté, Emily est envoyée à Paris où les négociations de paix battent leur plein. Fière d'être la seule femme journaliste à couvrir cet événement historique, elle devra apprendre à manœuvrer entre la vie politique, sa carrière et sa vie de famille..

Florine, Elena, Catherine, Jackson, Yana, Frederich, Magda... De la Russie à la France, des États-Unis à l'Angleterre en passant par l'Allemagne, tous seront confrontés aux tumultes d'un monde fragilisé.

Avec une écriture immersive, Carine Pitocchi nous entraîne au cœur de l'Histoire, dans une saga addictive au rythme haletant.

« CE ROMAN N'EST PAS UNE HISTOIRE QU'ON LIT,  
C'EST UNE HISTOIRE QUE L'ON VIT. IL NOUS  
TRANSPORTE, NOUS ÉMEUT ET NOUS BOULEVERSE. »

@book\_by\_tom\_

ISBN : 978-2-36812-963-0



9 782368 129630

19,90 €

Prix TTC France

Rayon: Littérature française  
Design: le-petitatelier.com  
Image: © Marie Carr/Trevillion  
Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES HEURES  
INCERTAINES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-963-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Carine Pitocchi

LES HEURES  
INCERTAINES

LES RÊVES DE NOS MÈRES - TOME 3

*Roman*

  
CHARLESTON



*« La paix de Versailles contenait déjà en elle la Seconde Guerre mondiale. Fondée ouvertement sur la force. Elle proclamait l'Évangile auquel allait se référer tout coup de force. »*

Ernst Jünger

*« La privation économique s'aggrave insensiblement, et tant que les hommes la supportent avec patience, le monde extérieur ne s'en soucie guère. Les capacités physiques et la résistance à la maladie diminuent lentement, mais la vie continue tant bien que mal, jusqu'à ce que les limites de l'endurance soient finalement atteintes, et que les suggestions du désespoir et de la folie tirent les malheureuses victimes de l'état léthargique qui précède la crise. L'homme alors se secoue et les liens de la coutume se défont. Le pouvoir des idées étant souverain, il écoute n'importe quel mot d'ordre d'espoir, d'illusion ou de vengeance qui est dans l'air. »*

John Maynard Keynes



La musique qui a accompagné l'écriture de ce roman :  
La BO du film *The Return* de Dario Marianelli



*Plaine de Munchhausen, 13 décembre 1918*

**I**LS ÉTAIENT 12 000 CE JOUR-LÀ, 12 000 parmi lesquels les cent soixante-dix Hellfighters survivants. Un surnom qui leur avait été attribué par les troupes allemandes quand elles les avaient vus fondre sur eux. « Les soldats de l'enfer. » Des hommes à la peau noire qui n'avaient jamais reculé ou cédé un seul pouce de la terre qu'ils défendaient. Cette terre de France que, pour un temps, ils avaient faite leur.

Jackson, les larmes aux yeux, regardait devant lui, flotter au vent, le drapeau américain. Il leva le visage vers le ciel en espérant que, de là où il était, son père pouvait le voir. En ce jour de décembre étonnamment doux, le son des clairons accompagnait l'approche du général Lebouc dans sa tenue d'apparat. Monté sur un étalon blanc, il galopait le long des colonnes d'hommes en les saluant de la main. Le cœur serré, Jackson

retint sa respiration à son passage. Ces officiers français savaient-ils seulement ce qu'ils avaient fait naître parmi les hommes du 369<sup>e</sup> régiment d'infanterie américain ? Lebouc mit pied à terre. L'air grave, il fit un signe pour qu'on lui apporte les décorations. Arthur Little, Woodell Pickering firent un pas. Lebouc, ému, leur épingla la croix de guerre française en les embrassant sur les joues. Tous ici savaient qu'ils entraient dans l'histoire. L'histoire d'hommes de couleur dont l'armée américaine ne voulait pas mais qui étaient pourtant glorifiés par la plus grande armée du monde. Un bouleversement. Lebouc énonça à voix haute les faits d'armes du « Old 15th » puis se dirigea vers la bannière étoilée, qu'il décora à son tour, honorant ainsi tout le régiment. La France les élevait, eux, les enfants des quartiers pauvres et noirs de Harlem, au rang de héros.

Premiers sammies à avoir franchi le Rhin. Épuisés, décimés, leurs effectifs lourdement entamés, « les soldats de l'enfer » avait vaincu. Vaincu les Allemands, et pour un instant, la ségrégation. Pour le général Pershing, commandant des forces américaines en France, ils restaient malgré tout « une bande de nègres mal dégrossis ». Lebouc et la France, eux, les célébraient comme s'ils étaient les enfants de cette patrie de l'autre bout du monde. Un tout dernier jour de dignité sous protection française. Leur retour sous giron américain serait difficile. On leur ferait payer. Rien n'avait changé, si ce n'était eux. Eux et leur soif d'égalité. Ils voulaient, en rentrant aux États-Unis, ne plus être obligés de passer par les portes de derrière, utiliser les mêmes accès que les Blancs, agir comme ils l'avaient fait sur le sol de France. Comme chez Mme Fernande. Jackson eut une pensée pour les habitants de Saint-André-en-Barrois, pour Florine, les enfants et son nouvel ami qui

parlait si bien l'anglais, Antoine. S'en était-il sorti et pourraient-ils, lui et la jolie institutrice, se retrouver ? Jackson les imaginait mariés dès l'année suivante. En ce qui le concernait, Ma' et le meilleur pain de viande des États-Unis l'attendaient. Il sourit alors qu'ils rompaient les rangs, la cérémonie touchant à sa fin. Suivirent les embrassades et congratulations, et Jackson fixa la place à sa droite où Marcus, son ami, son frère d'arme, tué lors du tout dernier assaut, ne se trouvait plus. Il était mort dans ses bras. Devant Jackson s'ouvrait un nouveau monde porté par le désir de paix. Une paix fragile à bâtir entre des peuples orphelins de leurs empires. Tout restait à construire ; à des siècles d'hégémonie impériale succédait l'inconnu.

Absorbé dans ses réflexions, le jeune soldat resta sans bouger, jusqu'à ce qu'on vienne le chercher.

— Hé, Jackson, tu viens ? On doit y aller.

— Tu as réussi à savoir où ils nous envoyaient ?

— Pas au pays en tout cas. On doit marcher vingt kilomètres jusqu'à Roderen.

La neige commença à tomber alors qu'ils se mettaient en route. Le lieutenant Goubert les rejoignit avant qu'ils ne quittent le campement.

— Ce fut un honneur de servir à vos côtés, dit-il en anglais.

— Pour nous aussi, mon lieutenant, répondit Little.

— J'espère que ça ira pour vous.

— On fera ce qu'il faut pour, mon lieutenant.

Ils se serrèrent la main, la gorge nouée. Goubert connaissait le traitement que l'on réservait aux hommes de couleur dans l'armée de Pershing. Il l'avait découvert en tombant sur une circulaire portant sur les troupes noires américaines sous commandement français au mois d'août 1918. On leur demandait de cesser de les traiter

familièrement. Certaines phrases s'étaient imprimées au fer rouge dans son esprit : « Les nègres représentent un danger de dégénérescence, si une séparation inexorable n'est pas faite entre Noirs et Blancs. » L'armée française heurtait l'opinion publique américaine parce qu'elle était trop indulgente envers « les individus noirs ». Le document reprenait des thèses fantaisistes sur les prétendus « vices des nègres ». L'intimité entre officiers français et officiers noirs blessait les officiers blancs américains qui, ne supportant d'être traités sur un pied d'égalité, se sentaient profondément offensés. Le dernier paragraphe concernait les populations civiles, trop enclines à « gâter les nègres ». Le 7 août, cette note avait atterri entre les mains des officiers français ; le 12, le général Vidalon demandait son retrait et sa mise sous pli confidentiel. Mais le choc, pour ceux qui en avaient eu connaissance, avait été conséquent.

## 2

*Longfield, Royaume-Uni, 15 décembre 1918*

**L**A NUIT QUI AVAIT SUIVI LE BAL des serviteurs, Emily n'avait pas fermé l'œil. Elle sentit le bras de son mari lui enserrer la taille.

— Tu es réveillée, ma chérie ?

Elle se tourna vers lui pour poser son front contre le sien.

— Oui, murmura-t-elle.

— Tu n'as pas dormi non plus ?

— Non. Je voudrais que cette journée n'ait jamais lieu.

— Je sais...

— Ils avaient tous l'air si heureux hier soir.

Archie, malgré les circonstances, sourit.

— Je crois bien qu'il se passe quelque chose entre le chauffeur et la cuisinière, dit-il, faisant référence à la coupe de champagne que Mrs Alder avait laissé échapper quand Jacob Philby, le chauffeur de Longfield, était entré dans le grand salon.

— Cette guerre a créé un tel manque... C'était si dur de vous savoir là-bas. J'ai encore du mal à croire que c'est fini. Si seulement Edward pouvait être rentré, lui aussi.

Archie la serra contre lui.

— Je suis désolé, souffla-t-il en lui embrassant le front.

Ils se levèrent en silence. Ce matin-là ils ne feraient pas l'amour. Dans quelques heures ils auraient mis tout le monde au courant et le deuil s'abattrait sur le domaine. Le bonheur aurait été de courte durée.

Ils descendirent les premiers et Porter fut étonné de voir Emily, qui d'ordinaire prenait son petit déjeuner au lit, entrer dans la salle à manger. Elle n'avait pas non plus sonné Magda pour qu'elle vienne l'habiller, aussi le majordome, en voyant leur mine sombre, devina-t-il que quelque chose de grave se passait.

— Bonjour, Porter, le salua-t-elle.

— Madame, répondit-il en inclinant la tête.

Le buffet était prêt. Emily s'en approcha pour se servir une tasse de café. Pas de thé ce matin. Elle avait besoin de quelque chose de plus tonique.

— Monsieur et madame ont-ils besoin d'autre chose ? demanda Porter. Je ne vous attendais pas si tôt. Les journaux sont encore en bas. Je peux aller les chercher si vous le souhaitez.

— Non, non, Porter. Vous êtes gentil, répondit Emily.

Elle reposa la tasse dans laquelle elle avait à peine trempé les lèvres.

— Restez, Porter. Nous avons quelque chose à vous annoncer.

Archie passa un bras autour des épaules de sa femme alors qu'elle se préparait à révéler la triste nouvelle.

Elle inspira.

— Mr Philby est arrivé avec l'employé des postes hier, commença-t-elle. Il a apporté un pli.

Porter fronça les sourcils.

— Edward Ashford n'a pas survécu à la grippe.

Les doigts de la main gauche de Porter s'écartèrent légèrement. Le majordome, habitué à garder pour lui ses états d'âme, encaissa sans broncher. Brièvement, il revit Edward enfant faire ses premiers pas sur le tapis de la bibliothèque. Le charmant bambin rieur et espiègle n'était plus. Ne serait plus jamais. Et il lui sembla que, chaque fois qu'un membre de cette famille s'éteignait c'était un peu de Longfield qui mourait avec lui.

— Mon Dieu, lâcha-t-il en baissant le visage.

— Pouvez-vous garder cela pour vous jusqu'à ce que nous en ayons informé le reste de la famille ? À part vous, personne n'est au courant.

— Oui, madame, bien sûr.

Emily et Archie se servirent pendant que Porter, debout devant la porte, tentait d'admettre que Longfield Park avait perdu le dernier de ses fils. À l'office, ce décès ferait l'effet d'une bombe.

Will entra à son tour.

— Moi qui pensais être le premier debout, dit-il joyeusement. Bonjour, monsieur Porter.

Porter l'accueillit froidement et, quelques minutes plus tard, c'est Julia qui fit son apparition.

— Quelle merveilleuse journée, s'enthousiasma-t-elle en pénétrant dans la pièce. Je n'avais pas très envie de déjeuner dans ma chambre.

Elle échangea un regard brûlant avec Will. Emily savait que sa cousine se glissait en dehors de son lit pour le rejoindre chaque nuit. Assise devant son assiette à peine entamée, elle se passa une main sur le front pendant

qu'Archie posait lentement sur la table la serviette qu'il avait dépliée sur ses genoux.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Julia en les voyant si graves.

Porter fit un pas en arrière comme si cette simple action pouvait remettre les choses en ordre. Un ordre plus normal où Edward Ashford serait assis autour de cette table à déguster les œufs brouillés de Mrs Alder.

— Porter ? interrogea Julia qui s'était aperçue de son trouble.

— Assieds-toi, ma chérie, recommanda Emily.

Julia obtempéra. Will préféra rester debout derrière la chaise qu'elle occupait.

— Emily ? insista la maîtresse des lieux.

Emily, aussi courageuse qu'elle soit, ne se sentait pas la force de croiser le regard de sa cousine. Les yeux rivés sur sa tasse, elle dit d'une voix blanche :

— Edward est mort.

Un silence assourdissant. Le bruit de la pluie frappant doucement les grandes baies vitrées. La main de Will s'élevant pour se poser sur l'épaule de sa fiancée. Le frisson de Julia. Les paroles d'Emily semblaient s'être accrochées aux murs et ne jamais vouloir s'arrêter de résonner.

— Quoi ? balbutia Julia.

Il fallait qu'elle parle, qu'elle dise quelque chose. C'était impossible. Pas Edward.

— Edward a succombé à la grippe, expliqua Emily.

— Non ! protesta Julia. Au téléphone, le médecin a dit qu'il était hors de danger !

Le choc, l'incompréhension, le refus. Edward ne pouvait pas être mort, il s'en était sorti. Oui, ça ne pouvait pas, ça ne devait pas être autrement. Emily se trompait.

Archie retira de sa poche le télégramme qu'il lui tendit par-dessus la table. Les doigts tremblants, Julia s'en saisit.

« Nous avons le regret... »

Elle lut le reste du message dans un état second trébuchant sur les mots, « grippe », « complications », « infection », « condoléances », « gouvernement ».

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, c'est une erreur...

Les larmes lui montaient aux yeux mais ce dont elle avait le plus envie, c'était de hurler. Pour s'empêcher de le faire, elle agrippa la main de Will.

— Je suis navrée, dit Emily.

— Depuis quand le savez-vous ?

— Hier soir, Jacob est arrivé avec le message.

— Oh, seigneur, se désespéra Julia.

Les draps froissés, leurs corps mêlés, les gémissements qu'elle étouffait. Ils avaient ri cette nuit, oui, elle avait ri alors qu'Edward était mort.

Will tira une chaise pour s'asseoir à côté d'elle.

— Edward..., pleura-t-elle.

Accablé, Porter demanda s'il devait avertir le personnel.

— Non, nous allons nous en charger, Porter. Tu es d'accord, Julia ? demanda Emily.

— Je n'en aurais pas la force.

Ses jambes étaient en coton. L'odeur des œufs à peine entamés dans l'assiette d'Archie lui donnait la nausée. Et Will, Will près d'elle, si près, « trop près », pensa-t-elle. « Edward est mort... »

— Alors, nous descendrons, Archie et moi, décida Emily.

— Madame souhaite que je les fasse monter ?

— Non, Porter, c'est mieux si nous descendons. Rassemblez-les, nous arrivons.

— Bien, madame, fit le majordome en disparaissant.

Son pas était hésitant. Soudain, Porter se sentait terriblement vieux. Son genou gauche craqua dans l'escalier de service. Un craquement qui lui parut exagérément sonore. Il fit une halte au milieu des marches. Ses doigts se posèrent sur les panneaux lambrissés. Le contact du bois chaud avait quelque chose de réconfortant. Il s'attarda une seconde sur cette pensée puis reprit sa descente jusqu'à l'office.

— Catherine est au courant ? demanda Julia entre deux sanglots.

— Je n'en sais rien, je ne pense pas.

— Il faut l'avertir, gémit Julia.

Catherine était déjà si fragilisée. Si elle n'en avait rien montré, sa belle-sœur avait été dévastée par le décès de Charles. Ils étaient proches, très proches mêmes. Orphelins de leurs deux parents trop jeunes, les enfants Ashford avaient tissé un lien très fort entre eux.

— Nous verrons, éluda Emily, qui se demandait ce qu'il advenait de la sœur d'Edward.

Elle se leva en ajoutant à l'intention de sa cousine :

— Es-tu sûre de ne pas vouloir venir ?

Julia hocha la tête, dévastée.

C'était plus qu'elle ne pouvait en supporter. Les regards larmoyants du personnel, la peine sur leur visage, le chagrin comprimant leur poitrine. Julia était au bord de l'étouffement. Emily était moins impliquée, elle ferait ce qu'il fallait. Mieux valait qu'elle la laisse agir.

Emily et Archie se présentèrent dans la salle commune où Porter avait convoqué les employés du domaine. Les chuchotements cessèrent quand ils entrèrent. Côte à côte, Jacob et Louisa échangèrent un regard perplexe.

— Voilà, fit Emily en croisant les mains devant elle. Si Mr Porter vous a réunis ici, c'est parce que nous avons une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Hier soir, un message nous est parvenu...

Une pause. Le silence, plus lourd que le plomb.

— ... Edward Ashford n'a pas survécu à la grippe.

La cuisinière porta les mains à sa bouche pour contenir un cri. Mrs Hallister, l'intendante, appuya les deux paumes de ses mains écartées sur la table comme si elle était prise d'une douleur fulgurante. Les têtes se baissaient, les regards s'embuaient. Les cœurs s'abîmaient. Cette mort, injuste, une de plus, leur ébréçait l'âme.

— La comtesse est-elle au courant ? réussit à demander Mrs Hallister.

— Oui, elle est dans la salle à manger. Évidemment je compte sur vous pour la soutenir dans cette nouvelle épreuve, même si je sais que c'en est aussi une pour vous.

— La maître était un homme bon tout comme son frère, dit tout bas Mrs Hallister. Savez-vous quand les obsèques auront lieu ?

— Non, nous n'avons encore aucune information à ce sujet.

Le silence à nouveau.

Jetant un regard en direction de son mari, Emily décida qu'il était temps pour eux de remonter.

Ils s'inclinèrent tous, sauf Mark, handicapé par sa jambe cassée. Le valet de pied, rentré de la guerre la veille avec James Cornwell, refoulait des pensées corrosives. Il devrait être heureux, il était en vie. Tout se télescopait dans sa tête. Lui aussi aurait dû crever là-bas. Pourquoi le maître et pas lui, au fond ? Qu'y avait-il de logique dans tout ça ? Cette saloperie de guerre était terminée et pourtant les hommes continuaient de

mourir. Personne ne se remettrait jamais de ces quatre années. Trop de choses, et pas que des hommes, avaient été enterrées sur ces champs de bataille.

— Prenez le temps qu’il vous faudra, conseilla Emily. Je sais à quel point vous étiez tous attachés à Edward Ashford.

\*\*\*

*Le même jour, Strasbourg, France*

Pour Antoine, posté à Strasbourg, le temps de la démobilisation était encore loin. Les semaines précédentes, il avait eu la chance d’approcher Georges Clemenceau, le président du Conseil. Celui qui avait été leur chef de guerre cumulait les surnoms honorifiques : le Tigre, Père la Victoire... l’homme politique avait tenu le moral de ses Poilus jusque dans les tranchées, n’hésitant pas à grimper sur les parapets pour invectiver l’ennemi de son poing brandi sous ces interminables ciels sans lendemain. Une énergie folle déployée par cet infatigable homme de soixante-dix ans prêt à tous les sacrifices pour mener la France jusqu’au succès final.

Dans les provinces d’Alsace et de Lorraine libérées, la liesse générale se répandait dans le cœur des Strasbourgeois qui, rendus à la liberté, déboulonnaient et renversaient les statues symboles de l’oppression allemande. Antoine était à Metz quand le général Pétain, alors en garnison au même endroit, s’était vu remettre son bâton de maréchal par le président de la République Raymond Poincaré qui, après cela, avait donné une accolade chaleureuse à Clemenceau – son vieil ennemi politique de toujours.

Assis sur une cantine, le jeune soldat tentait tant bien que mal de rédiger une lettre à Florine. Constamment en déplacement, médecins et infirmiers s'affairaient à soulager les souffrances induites par l'épidémie de grippe espagnole qui ne se lassait pas de tuer. Sans savoir pourquoi, Antoine pensa à Clorinde, l'étrange femme croisée dans les bois, et il se demanda si ce fléau ne leur avait pas été envoyé dans le but d'arrêter les hommes dans leur fureur destructrice. Il secoua la tête en posant la main sur l'amulette qu'elle lui avait offerte pour le préserver de ses cauchemars, il ne pouvait pas la retirer ; dès lors qu'il essayait, l'horreur revenait peupler ses nuits. « Clorinde... les coquelicots... la terre saccagée », se pourrait-il que la grippe soit le prix à payer pour les exactions commises par l'humanité ? Il souffla sur ses doigts gelés et, levant la tête vers le ciel, s'étonna d'être toujours là. Vivant. Il sourit en pensant à Florine, Baptiste et Rosalie. Rosalie, sa mule adorée, qui avait survécu au contraire d'un million d'autres équidés sacrifiés sur l'autel de la guerre. Un flocon de neige lui effleura le visage. Comme cette sensation pouvait être douce...

— Smolinski, tu viens, on va se mettre au chaud.

Antoine se retourna : Nghi, un infirmier indochinois nouvellement affecté de son unité, l'appelait, une tasse de café brûlant à la main. Le temps de ramasser son papier à lettres, Antoine se leva.

— Tu écris à ta femme ?

— Ce n'est pas encore ma femme, répondit Antoine.

— Ce sera bien vite fait, quand tu rentreras.

Nghi lui tapota fraternellement le bras.

— Et toi ? Tu as une femme qui t'attend au pays ?

— Non, je n'avais pas le temps avec mon travail d'aide auxiliaire à l'hôpital de Lanessan.

Ils se connaissaient encore peu et n'avaient guère eu le temps de discuter.

— Tu as choisi de venir ici ? demanda Antoine.

— Je me suis dit que ce serait une bonne opportunité. Nous espérons que notre présence ici nous permettra d'obtenir plus de droits. À Hanoï, ils ont projeté un film avec le cinématographe qui promettait de hautes soldes, des dispenses d'impôts, et même un petit bout de rizière pour nos familles si on s'engageait.

— Je vois.

— J'ai d'abord été interprète avant d'être affecté ici.

— C'est vrai que tu parles particulièrement bien le français.

— Enfant, j'étais au service d'une famille française. Ils avaient un fils, j'ai appris votre langue avec lui.

— Quel âge avais-tu ?

— Je ne suis pas sûr, cinq peut-être six ans. Chez nous, il n'y a pas d'état civil, alors c'est difficile à savoir.

— Cinq ans ? Tu n'allais pas à l'école ?

Nghi s'amusa de la réflexion d'Antoine.

— Les enfants indochinois ne vont pas à l'école, ils travaillent.

Antoine se sentit bête d'avoir posé la question, il préféra retourner à un sujet qu'il maîtrisait.

— Et comment trouves-tu la France ?

— Froide.

Ils rirent.

— Vos coutumes sont étranges. Ces hommes et ces femmes qui s'embrassent sur les joues devant tout le monde...

— Ces choses-là ne se font pas chez toi ?

— Non, ce serait choquant. Et vous, les Blancs, avez une drôle de façon d'honorer vos morts.

Comprenant qu'il s'agissait d'un reproche, Antoine répondit :

— C'est parce que c'est la guerre.

Nghi hochà gravement la tête.

— Je ne rêve que d'une chose, rentrer en Indochine pour y vivre comme un simple *nhà què*, un fermier, traduisit-il pour Antoine. Pousser ma charrue, cultiver ma terre et rester le plus loin possible du métal et de la fureur.

— Comme je te comprends.

— Mais pour ça, il faudra que je vive assez longtemps.

— Ce sera bientôt terminé, promit Antoine.

\*\*\*

À Longfield, Julia, accablée, s'était retranchée dans sa chambre. Après avoir tapé doucement à sa porte, Emily entra sans attendre de réponse.

— Comment te sens-tu ?

Vidée, broyée, engluée dans une sorte de culpabilité absurde. Il semblait à Julia que le poids du monde cherchait à l'enfoncer dans le sol, elle et tous les siens.

— Oh, Emily, pourquoi a-t-il fallu que ce soit lui ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en s'asseyant à côté de sa cousine. Archie et Will ont réussi à joindre l'hôpital. La grippe a affaibli ses reins, il est mort de complications secondaires.

Julia étouffa un nouveau sanglot.

— C'est comme si je perdais Charles une seconde fois.

Emily l'attira contre elle en se remémorant à quel point il avait été difficile pour sa cousine de se remettre de la mort de son mari, décédé dans l'incendie d'Ashford House six ans plus tôt.

- Mes parents sont au courant ?
- Oui, James et les princesses aussi.
- Merci de t'être chargée de tout, Emily. Comment l'ont-ils pris en bas ?
- Avec une infinie tristesse.
- C'est tellement injuste.
- Archie cherche un moyen de faire rapatrier le corps mais il devra sûrement faire le trajet jusqu'à Dartmouth pour tout organiser. Will pense l'accompagner, si tu te sens de le laisser partir.
- Doivent-ils vraiment se rendre là-bas ?
- Les services de pompes funèbres sont débordés et les cercueils une denrée rare. Le transfert du corps d'Edward était compromis et nous avons supposé que tu voudrais qu'il repose auprès de son frère et de ses parents.
- Bien sûr.
- Je dois redescendre maintenant. Cela ira ? Veux-tu que je demande à Will de monter ?
- Non, je préfère rester seule...
- Emily déposa un baiser sur la tête de sa cousine avant de se lever. Puis, sortant de la chambre, elle rejoignit Will, Archie et James dans la bibliothèque.
- Comment va-t-elle ? s'inquiéta Will.
- Elle réalise doucement ce qui se passe.
- Vous pensez que je devrais monter la voir ?
- Non, pas pour le moment, mieux vaut la laisser.
- Will acquiesça, conscient que sa présence dans cette demeure endeuillée était un affront supplémentaire maintenant qu'elle avait perdu ses deux maîtres. Il détestait l'idée que l'on puisse le soupçonner de profiter de la situation.
- Je vais essayer de joindre Catherine dans son institut, annonça Emily.

— Je viens avec toi, fit son mari en lui emboîtant le pas jusqu'au poste de téléphone installé dans l'entrée.

En vain, ils tentèrent de se faire passer Catherine dans son institut. La sœur aînée d'Edward était en soin, et selon l'aliéniste qui avait fini par daigner prendre la communication au bout de quinze minutes de négociations, elle était incapable de supporter un tel choc.

— Elle pourrait être morte que personne n'en saurait rien, s'agaça Emily en raccrochant. Je n'aime pas la savoir dans cet endroit.

— Le seul à pouvoir l'en faire sortir est son époux, le duc de Cester, dit Archie.

— Je vais l'appeler mais encore faudrait-il qu'il réponde.

— Il est à Warrington Castle ?

— C'est ce que nous saurons après avoir téléphoné.

Comme elle s'y attendait, le majordome prétextait que le duc, le mari de Catherine, était sorti pour chasser et qu'il ne rentrerait que tard dans la soirée. Lord Forster à cheval et courant la campagne en plein mois de décembre : absurde, impossible et totalement improbable.

— Décidément, je n'aime pas cela, se rembrunit Emily.

— Veux-tu que nous y allions ?

— Demain ?

— Si cela te rassure.

— Pourquoi pas, autant ne pas laisser traîner cette histoire. Cela fait déjà un moment que je m'inquiète au sujet de Catherine.

— Ma chérie au cœur tendre, fit Archie en se rapprochant d'elle.

— Je la déteste pourtant.

— C'est faux, tu ne détestes personne.